

RENSEIGNEMENTS SUR ET TEXTES DE JIM GOAD  
rassemblés et traduits en français par Philippe Billé

Comprenant :  
Renseignements généraux sur Jim Goad  
Post scriptum  
Notes de lecture sur Shit magnet  
Extraits des Notes from the undergoad  
Extraits des Hatesnacks

RENSEIGNEMENTS GENERAUX JIM GOAD,  
le petit blanc à la grande gueule.

Dans la famille Unpop, c'est l'écrivain. Un écrivain turbulent, quelque peu abrupt, venu de l'underground, doté d'un sens de l'humour très particulier, fasciné par les questions taboues de la race et du sexe. Il se plaît visiblement à bousculer son lecteur en tenant les propos qui dérangent, comme quand il avoue sa haine pour sa mère, s'interroge sur la sexualité de ses défunts parents, doute méthodiquement de l'égalité des races, évoque une amante qui chiait quand elle jouissait, ou se prononce pour la stérilisation des illettrés. Son écriture est ferme, franche, précise, volontiers provocante, parfois grossière, assez subtile. Il fut épileptique et il est toujours gaucher («J'écris, je lance, je frappe et je me branle de la main gauche») mais de droite. Ses propos sulfureux, et quelques scandales publics, lui ont fait une réputation.

James Thaddeus Goad est né le 12 juin 1961 dans une famille modeste de Clifton Heights, dans la banlieue de Philadelphie, où il a passé son enfance. Son père était un plombier, alcoolique violent. Son frère aîné est mort poignardé à Paris en 1969, son père et sa mère ont été emportés par la maladie pendant sa jeunesse. Jim fut entretenu un temps par sa sœur, dont l'amant le frappait. Il a fait toute sa scolarité dans des écoles catholiques. C'était un bon élève, qui passait à 12 ans des concours d'orthographe.

En 1986, il obtient un diplôme de journalisme à la Temple University de Philadelphie, et rencontre à New York la belle Debbie, qu'il épouse peu après à Las Vegas («Vegas, la ville qui non seulement vous suce l'âme, mais qui avale»). Ils vont s'installer à Los Angeles (y repassant des années plus tard, il en dira «Los Angeles peut être un bel endroit, quand vous savez que vous allez en partir dans deux jours»). Il écrit en freelance pour des revues comme *Playboy*, où paraît en 1989 son premier article «professionnel».

De 1991 à 1994, alors que Jim travaille dans une imprimerie, il publie avec Debbie les quatre numéros de la revue *Answer me!* («Réponds-moi!»). Il affirmera plus tard qu'il fournissait lui-même 95 % du travail et récrivait les textes de Debbie. La revue contient principalement des interviews de personnalités culturelles marginales, les

versions intégrales d'articles de Jim que la presse avait publiés tronqués, et des listes comme les top 100 plus grands tueurs en série de tous les temps, ou les top 100 plus beaux suicides. Le succès public est tel que le tirage atteint 13 000 exemplaires au troisième numéro. Goad y gagnera la renommée de roi des «zines» mais lui, méprisant le milieu du fanzinat, déclarera en tirer autant de fierté que s'il avait gagné une médaille aux Jeux para-olympiques. En 1994, les éditions AK Press, à Edinburgh, publient un recueil des trois premiers numéros de la revue (qui sera repris en 2006 par Scapegoat Publishing, à Baltimore). En octobre 1994, la police trouve un extrait de *Answer me!* n° 2 dans la camionnette d'un certain Francisco Martin Duran, qui vient de tirer une trentaine de coups de feu sur la Maison Blanche. Un autre scandale éclate quand trois adolescents néo-nazis anglais, deux filles et un garçon, traversant les USA, se suicident collectivement, l'une des filles envoyant ses économies à Goad, qui les renverra, consterné, aux parents.

Fin 1994, les Goad déménagent à Portland, dans l'Oregon, où Jim se consacre à l'écriture et à l'édition. Il restera longtemps attaché à cette ville («Je reviens toujours à Portland, comme une femme battue qui croit que ça va changer»). En 1995, des féministes déclenchent un procès pour obscénité contre le propriétaire et le gérant d'un kiosque où était en vente le n° 4 (spécial «Viol») d'*Answer me!* (ils bénéficieront d'un non-lieu en janvier 1996).

En 1997 paraît chez Simon & Schuster, à New York, le premier livre de Jim, *The redneck manifesto*, dans lequel il dénonce la diabolisation des petits blancs, victimes d'un racisme social (*redneck*, soit «cou rouge», désigne les ploucs). La même année, Jim engage une liaison avec l'ex-strip-teaseuse Ann «Sky» Ryan et divorce de Debbie, atteinte d'un cancer aux ovaires. Le 31 mai 1998, il est arrêté après avoir frappé Sky, qui selon lui l'avait cherché. Elle a le nez cassé et reçoit 26 points de suture. Il sera incarcéré au pénitencier de Salem, dans l'Oregon. En l'an 2000, Debbie meurt de sa maladie en août, Jim est relâché en octobre. L'année suivante, il participe à la tournée Angry White Male Tour et commence à diversifier ses activités (chanteur, animateur de radio, acteur de cinéma).

En 2002 paraît chez Feral House, à Los Angeles, son autobiographie écrite en prison, *Shit magnet* («L'aimant à merde», celui qui attire les emmerdements). L'ouvrage est sous-titré «L'aptitude miraculeuse d'un homme à absorber la culpabilité du monde».

En 2003, il crée son site internet, qui présente des textes, des photos, des chansons, des interviews de lui, un salon de discussion. Il y avait aussi une chronique qu'il refusait d'appeler un blog mais qui n'était rien d'autre, intitulée *Notes from Undergoad* (peut-être par allusion aux *Notes from the underground* de Dostoïevski), dans lequel ses contributions furent abondantes, quasi quotidiennes, jusqu'à

l'automne 2004, plus espacées ensuite. En 2004 paraît chez Fantagraphics (à Seattle), *Trucker fags in denial*, une histoire de camionneurs homosexuels sadiques, mise en dessins par Jim Blanchard.

L'été 2005, il traverse les Etats-Unis et va s'établir sur la côte Est. En 2007 paraît chez Feral House son recueil d'articles *The gigantic book of sex*. Il vivait dernièrement à Atlanta («Atlanta, la ville trop occupée pour haïr Jim Goad»), en Georgie.

Nombre de déclarations de Jim Goad, dans ses textes, ses notes et ses entretiens, permettent d'esquisser un portrait contrasté du personnage, selon ses goûts et ses dégoûts. Il n'aime pas l'alcool, c'est «pour les demeurés» (Bukowski «battait des femmes, lui aussi, mais moi au moins je ne bois pas») mais admet avoir eu l'expérience de l'acide, du crack et de l'héroïne, qu'il ne glorifie pas. Il n'aime pas Bukowski («l'homme le plus laid et l'écrivain le plus merdeux»), ni les hommes en short ou à queue de cheval, ni les hippies et les punks, ni le jazz («si je n'avais plus que 5 minutes à vivre, je déterrerais Miles Davis pour l'étrangler»), ni Mona Lisa («une pute moche»), ni Bruce Springsteen, qu'il imagine se masturbant sans cesse, ni Quentin Tarantino («un imposteur»), ni Jim Morrison («très mauvais poète»), ni aller au cinéma. Mais alors qu'aime Goad ? Lui-même, tout d'abord. C'est un Narcisse de première catégorie, qui se voue un culte à lui-même, capable par exemple d'expliquer que s'il n'est plus intervenu sur son site depuis deux jours, c'est parce qu'il est trop occupé à se photographier la queue avec son nouveau téléphone portable. Il s'amuse à en rajouter mais ne dédaigne pas de se présenter parfois sous des jours désavantageux. Il aime bien le café, les voyages (il déclare en septembre 2003 avoir visité 48 états et 14 pays), la musique country et rockabilly, l'acteur Jack Nicholson (surtout dans *Five easy pieces*), la bizuteuse Lynndie England, la ministre Condoleezza Rice.

Interrogé (par David Nolte en 1999) sur ses goûts littéraires, Goad cite les journalistes Tom Wolfe et Hunter Thompson, les classiques Dickens, Dostoïevski, Kafka, Machiavel et les *Upanishads*, les essayistes Norman Mailer et H L Mencken, ses amis Peter Sotos et Adam Parfrey, le *Manifeste* de Unabomber. Parmi les écrivains noirs, il mentionne ironiquement le poète antisémite LeRoi Jones, le violeur militant Eldridge Cleaver, et le proxénète Iceberg Slim, idole des rappeurs.

Il confie, dans un auto-interview : «Ce que j'écris, c'est en partie sérieux, en partie de la blague, en partie les deux à la fois». Ah, Seigneur, encore un ambigu. Déjà ce nom de Goad, comme un hybride bizarre de Good et de Bad...  
(*Journal documentaire*, 16 décembre 2007)

P.S.

Pour qui vit et travaille comme moi dans la banlieue d'une ville de province, et se trouve encore mieux à sa place parmi ses arbres de Cunèges ou dans son jardin de La Croix-Comtesse, c'est à dire dans des anfractuosités du bas monde, la communication avec les demi-dieux de la capitale n'est pas forcément impossible, mais toujours improbable. Pire encore, naturellement, avec les demi-dieux de la lointaine Amérique. Internet abolit quelque peu la distance, et instaure une sorte de proximité, en permettant de se tenir plus ou moins informé. Je vais ainsi de temps en temps voir s'il y a du nouveau sur le site de Jim Goad, le visage pâle au cou rouge. Il semble avoir abandonné depuis l'automne dernier ses «notes», soit le blog du site, mais reste très actif au «lounge», le salon dans lequel il s'entretient de diverses questions avec un cercle d'interlocuteurs choisis. C'est là que j'ai appris naguère qu'il venait de se faire opérer d'une tumeur au cerveau, de la taille d'une prune (la tumeur, pas le cerveau) mais heureusement B-9 (prononcer *benign*), le 5 de ce mois. Le vigoureux yankee s'en est vite remis et a repris ses activités, inaugurant le 19 un nouveau sujet de discussion, «*Screamingly retarded copyediting 101*», au sujet de l'incompétence orthographique et syntactique de ses contemporains en général, et des correcteurs de l'édition en particulier. Passant par là avant-hier vendredi 27, je remarque ce qui m'a l'air d'une erreur. Dans son intervention # 26, l'administrateur Jim cite une phrase en anglais dans laquelle il relève l'expression française «femme fatales», qu'il croit devoir corriger en «femmes fatale». J'hésite à essayer de rétablir la vérité de la syntaxe française. C'est que jusqu'à présent mes rares tentatives de contact avec le polémiste m'ont plutôt refroidi. L'e-mail que je lui ai adressé l'an dernier pour lui demander s'il accepterait que je publie quelques-unes de ses notes en traduction française dans mes Archives documentaires est resté sans réponse aucune, de même que le second adressé quelque temps plus tard afin de signaler le fait accompli. Intervenir directement dans le lounge est impossible : tout essai se voit imposer l'injonction de s'inscrire d'abord, or on ne peut s'inscrire que sur invitation. Reste la voie peu encourageante de l'e-mail. Je décide d'envoyer par ce biais un communiqué laconique, établissant que les deux mots «femme fatale» prenaient un s au pluriel mais pas au singulier. Or voilà qu'à ma grande surprise, dans l'heure qui suivait, l'administrateur se fendait d'une intervention # 27, déclarant avec bonne humeur qu'il venait de se faire taper sur les doigts par «quelqu'un, doté d'un e-mail en -fr et d'un accent aigu», et reproduisant le message : «*Someone with an ".fr" email extension and an accent aigu in his name slaps me on my partially French hand: Sorry, but in French we cannot have "femmes fatale" or "femme fatales". We can only have "femme fatale" in singular or "femmes fatales" in plural.*» Cette

réaction me laisse perplexe. L'auteur semble indiquer une ascendance française, dont je ne suis pas au courant. Et je me demande si seulement Lord Jim réalise que l'homme à l'accent aigu est le même qui a francisé en ligne une douzaine de ses textes à la fin de l'année dernière. Mais je me dis qu'au moins toute communication n'est pas définitivement impossible. Et qu'importe, après tout...

*(Journal documentaire, 29 juin 2010)*

QUELQUES NOTES sur le livre SHIT MAGNET («l'attire-merde») de Jim Goad (Los Angeles : Feral House, 2002).

La couverture affirme que «ceci n'est pas une autobiographie», parce qu'on pourrait le croire. A mon avis il serait plus exact de dire que ce n'est «pas seulement» une autobiographie, car c'en est une en effet, même si elle est atypique à divers égards.

Il est peu commun qu'un homme publie un bilan de sa vie alors qu'il n'a pas encore 40 ans. Mais cet ouvrage a été composé dans des circonstances particulières. Une de ses fonctions est de justifier les actions de l'auteur, né en 1961, qui écrit en prison, où il est enfermé après avoir été condamné pour violences exercées sur sa maîtresse.

Le livre est composé de 18 chapitres de longueur inégale, couvrant entre 4 et 47 pages, qui suivent l'ordre chronologique de la vie de l'écrivain : son enfance difficile dans une famille de prolos catholiques de Philadelphie, entre un père alcoolique violent et une mère peu aimante, l'éducation auprès de nonnes sévères, la rencontre à New York de sa future épouse Debbie, leur mariage à Las Vegas devant un révérend Goad trouvé dans les pages jaunes, leur installation à Los Angeles où ils publieront de 1991 à 1994 les quatre numéros de la retentissante revue *Answer me!*, enfin la vie ennuyeuse à Portland et la liaison explosive avec la strip-teaseuse Anne.

Le texte laisse certaines données biographiques fondamentales dans le flou (par exemple on apprend que Jim a eu au moins deux frères et une sœur, mais on ne sait pas combien au juste et on n'apprend pas grand chose sur leurs rapports). En revanche il n'est pas avare de détails parfois très impudiques sur la vie intime de l'auteur, ses quelques expériences homosexuelles, sa consommation de drogues (alcool jusqu'à l'arrêt total dès le début des années 80, crack et acide par moments, herbe surtout).

Sachant que Goad s'est subitement découvert en 2008 une tumeur au cerveau, qui lui a été extraite aussitôt, on est frappé de lire qu'il s'était déjà inquiété, en vain, de savoir s'il ne souffrait pas de quelque *brain damage* (p 46) ou *brain tumor* (p 86).

C'est peut-être la formation journalistique de l'auteur, qui l'incite à introduire dans le texte des matériaux extraits directement du réel, comme des transcriptions de messages téléphoniques enregistrés. Le livre reste éminemment littéraire : dans le chapitre 5 sont insérées non des photos mais de brèves descriptions de photos, retraçant l'histoire de la relation avec Debbie.

Je m'attendais à ce que la part «sentimentale» de l'ouvrage m'ennuie, je l'ai trouvée au contraire très intéressante. S'agissant de son épouse Debbie ou de sa maîtresse Anne, l'auteur décrit bien la naissance du sentiment amoureux, puis son enlèvement dans l'ennui dans un cas, son renversement dans la haine dans l'autre cas. Le dixième et le

plus long chapitre, «Mon année avec Anne», pourrait être publié isolément, comme une nouvelle autonome.

Venant d'un polémiste qui professe volontiers sa haine de la France et des Français, on est surpris de trouver dans le texte des emprunts répétés à la langue et à la culture françaises. A côté d'une rare *mamacita* par ci ou d'un *Meisterwerk* par là, des mots français apparaissent en nombre, dont il est vrai certains sont maintenant intégrés au lexique anglais : très, en masse, pompadour (pour «banane»), mayonnaise, ingénues, souvenir, tête-à-tête, grand jury, parfait (gâteau), in lieu of, paramours (maîtresses), dames, rêverie, millionnaires, grandeur, madame, etc. On trouve en outre quelques membres de phrase (Je t'aime, Attaque panique du jour, Quelle surprise, Peut-être ma chérie, Bon(ne) chance) ainsi que quelques références à la culture française (le roman *Histoire d'O*, l'affaire Patrick Henry, et bien sûr la *French fry* et le *French kiss*).

Une grande part de l'ouvrage est consacrée à une critique de l'idéologie dominante, notamment le féminisme, et des institutions, notamment la justice. Sur bien des points je suis d'accord avec l'auteur, pas sur tous. Il me convainc quand il explique qu'il est victime d'un abus judiciaire, pas quand il affirme que toute peine de prison est injustifiable.

L'on sait d'après un autre ouvrage que Goad est le défenseur des *rednecks* («cous rouges», soit les bouseux) et des *white trash* (petits blancs). Certains détails de *Shit magnet* montrent qu'il est sans doute plus proche de ceux-ci que de ceux-là. Par exemple, les cinq fois où il parle d'arbres, ce sont toujours vaguement des «arbres» (p 223, 259, 270, 297, 299) sans qu'aucune espèce particulière soit citée.

La teneur polémique de l'ouvrage produit le ton aphoristique de certaines phrases, qui peuvent être isolées de leur contexte (je traduis) : «L'amour est une plume, la haine est un marteau» ; «Toutes les foules sont mauvaises» ; «Toute vie se nourrit d'autres vies».

Il y a un goût de la formule imagée : les «gerbilles à fanzines», la «sorcellerie maçonnique». Dans sa critique du politiquement correct, l'auteur n'a sans doute pas tort d'identifier l'Opprimée idéale sous les traits de «lesbiennes noires handicapées» («*crippled Negro lesbians*», p 281).

A mon sens les passages les plus frappants, les plus graves du livre sont le début du chapitre 7 («*Obscenity*»), consacré à une méditation impitoyable sur ce qu'a pu être la vie sexuelle des parents, et les pages très noires du dernier chapitre («*Death : yours and mine*») portant sur l'inéluctabilité de la mort et contenant cette belle considération : «Ecrire est la seule façon que je connaisse de survivre un petit peu plus longtemps».

Sans doute Goad a mauvais caractère. Mais ce livre n'est pas un mauvais livre.

(*Journal documentaire*, 6 avril 2010)

QUELQUES CHRONIQUES de Jim Goad,  
extraites de son blog *Notes from the undergoad*  
ici traduites par Philippe Billé  
sans autorisation.

#### L'EGALITE, C'EST NULLE-PART-CITY

L'égalité est une des notions les plus ridicules jamais inventées. Malgré son évidente fausseté, elle est ce que notre société laïque a produit de plus proche d'une croyance religieuse répandue. Elle sert principalement de tranquillisant pour les moins-égaux.

Une manière simple de réfuter l'idée d'égalité auprès de ceux qui la prêchent consiste à leur dire que vous n'y croyez pas. Ils se sentiront immédiatement supérieurs à vous.

(«*Equality is Nowheresville*», 3 VI 2003)

#### J'AI BESOIN D'UNE VOITURE

J'ai besoin d'une voiture, j'en ai vraiment besoin. J'ai besoin de sauter dedans, de claquer la portière, et de rouler toute la nuit jusqu'à me retrouver au petit matin quelque part dans le Montana, le Nevada ou le Wyoming. Je veux baisser les vitres et laisser l'air de la nuit d'été souffler dans ma chevelure copieusement gominée. Puis, après m'être arrêté près d'une cascade, avoir pris un *milkshake* dans un restaurant au bord de la route et serré la main d'un bon vieil Indien, je pourrai rentrer à la maison, et tout ira mieux.

(«*I need a car*», 18 VI 2003)

#### LES PUTES DE BURNSIDE

Comme une hache qui fend un crâne en deux, Burnside Street traverse entièrement Portland, séparant nettement la ville entre sa partie nord et sa partie sud. Dans les adresses, toutes les rues au nord de Burnside ont un préfixe N, au sud un préfixe S. Burnside est l'Equateur de Portland.

Selon une source, dans les années 1860, «les saloons et les marins faisaient à la rue une telle réputation qu'il était impossible à une entreprise respectable de s'y installer.» Cette tradition de débauche continue en quelque sorte, au moins dans les zones lépreuses situées de part et d'autre du Burnside Bridge, lequel enjambe la rivière et sépare Portland-Est du centre-ville.

C'est là que traînent les puttes de Burnside. Des femmes laides de la tête aux pieds. Peau jaunâtre pendouillant sur leurs os, plaies purulentes, brûlures de pipe à méthadone, cocards des dernières gifles administrées par leurs maquereaux noirs comme du charbon. Elles débitent à toute heure du jour leur chair pourrie à des banlieusards désespérés qui viennent ici à la recherche d'une maladie que leur femme ne peut leur donner.

Je n'éprouve pas le besoin de m'en faire pour ces types.  
J'aimerais avoir pitié des putes de Burnside, mais c'est difficile, vraiment difficile. Parfois, même Superman a besoin d'un petit somme.  
(«*The bitches of Burnside*», 30 VI 2003)

#### MOUCHE SUR UN PARE-BRISE

Vous filez sur l'autoroute, un jour où il fait si chaud que vous voyez l'asphalte vibrer en faisant comme des vagues. Vous êtes bien au frais dans l'habitacle climatisé. Des insectes, si mécaniquement idiots, mais libres, viennent s'écraser tout droit sur le pare-brise. Leur vie insignifiante prend fin instantanément, dans un choc inaudible. Tout ce qui reste de leur existence est un petit amas de sang et de viscères. Vous ne ressentez rien, vous continuez de rouler. Vous êtes plus proche de la divinité que vous ne le serez jamais. Une giclée de lave-vitre, quelques coups d'essuie-glace et tout a disparu.

Est-ce que la bestiole laide et sans valeur possède une conscience rudimentaire qui éprouve une terreur existentielle au moment de l'impact? Je suis sûr que les humains ressentent une intense épouvante au dernier instant, quand vous réalisez que le reste de l'éternité va continuer de s'arranger très bien sans vous. Ma conception de l'enfer serait que ce moment s'étire indéfiniment..., que l'on ne parvienne jamais à la paix ultime de la mort, que l'on reste pris dans ces limbes, tenaillé à jamais par la fausse promesse.

En un sens, telle est la condition de base du fait d'être vivant. Nous savons tous que le pare-brise est quelque part sur l'autoroute et qu'il fonce vers nous.  
(«*Bug on a windshield*», 28 VII 2003)

#### LA MORT DE L'ETE

La Fête du Travail et le 1<sup>er</sup> septembre arrivent ensemble, cette année. Deux clous rouillés dans le cercueil de l'été. Deux gifles glacées dans ma figure. Deux corbeaux perchés sur un mur gris, regardant leurs ombres s'allonger.

Il fait encore chaud pendant la journée, mais les nuits se rafraîchissent.

Fini, de sortir en débardeur acheter une glace à 3 heures du matin. Fini, de rouler tard dans la nuit avec les vitres baissées. Fini, de glisser sur les galets quand on est à poil dans la rivière Klickitat. Fini, le petit bourdonnement du ventilateur électrique en fin de matinée, pendant que j'hésite à me lever ou à continuer de dormir.

Dans l'Est, quand j'étais gosse, c'était l'époque où l'école allait bientôt commencer et où j'avais cette boule dans le ventre en pensant que j'allais devoir porter une cravate, m'asseoir à un pupitre en bois dur, et prendre des

notes sur des choses qui ne m'avaient jamais intéressé et dont je ne me souviendrais jamais.

Bientôt, les fêtes de fin d'année seront là, pour faire oublier à tout le monde l'inévitable chute libre dans le puits obscur de l'hiver.

J'adore l'été quand il est là, je le hais quand il s'en va.

(«*The death of summer*», 1 IX 2003)

#### UN PEU PLUS DE DISTRIBUTEURS DE CHEWING-GUMS

J'étais à la petite école et ma sœur était déjà une jeune pisseuse à queue de cheval et à faux cils, en blouson lamé argent et en santiags, qui écoutait les tubes de chez Motown. Elle a claqué en entier sa première paye de serveuse pour m'acheter des jouets, notamment un petit distributeur de boules de chewing-gum en plastique. Elle a tellement dépensé pour moi, qu'elle n'avait plus assez pour le bus et qu'on a dû faire à pied les cinq miles pour rentrer à la maison, moi avec la machine à chewing-gums sur les bras.

Vers la même époque, elle a découvert que des gosses du voisinage me faisaient des misères, alors elle est allée droit chez eux et leur a crié dessus comme seules les femmes savent crier. Elle était très protectrice pour son petit frangin intello empoté.

Mais quand j'avais douze ans, elle a laissé son mari me faire saigner du nez et me faire vivre sous la menace. Plus tard encore, elle s'est révélée être une telle pourriture, que je ne lui parlerai plus jamais. JAMAIS.

Telle a été mon expérience des femmes : distributeurs de chewing-gums et saignements de nez, moments chaleureux et méchanceté ignoble, protection et mise en danger. Je me demande à quel point ma trajectoire de vie aurait été modifiée, s'il y avait eu un peu plus de distributeurs de chewing-gums.

(«*A few more gumball machines*», 3 IX 2003)

#### DE L'AUTRE COTÉ DES BARREAUX

Voilà plus de cinq ans, j'étais jeté dans une cellule du poste de police du secteur sud-est de Portland. J'ai attendu seul, dans cette caisse en ciment froide, de pouvoir parler avec l'enquêteur qui m'avait dit au téléphone, quand j'étais encore en liberté, qu'il allait me pourchasser «comme un chien». Je lui ai dit de parler à mon avocat et lui ai souhaité de «passer une bonne journée».

J'étais sûr que je ne resterais pas enfermé plus longtemps que le week-end. Mais cette cellule ne fut que la première d'une longue série qui allaient me retenir prisonnier, pendant presque deux ans et demi.

Hier, je me suis assis de nouveau dans la même cellule. Je jouais le rôle d'un con de policier dans un film indépendant

local, et le bureau du shérif avait autorisé les producteurs à tourner dans ces locaux. Sans rien savoir de moi ni de mon passé, le scénariste avait écrit une phrase où mon personnage disait à un visiteur que «avec ces tatouages, nous pourrions vous prendre pour un de ces animaux et vous retenir par erreur.»

Animaux. Pourchasser comme un chien. La même cellule. Pour boucler la boucle, j'ai ajouté une phrase où je dis au visiteur de «passer une bonne journée».  
(«*The other side of the bars*», 9 IX 2003)

#### L'HOROSCOPE D'AUJOURD'HUI : VOUS ÊTES IDIOT

Je ne sais au juste si la croyance en l'astrologie résulte d'un handicap mental ou en est la cause. L'idée que «les étoiles» soient en quelque sorte CONSCIENTES que des êtres humains divisent arbitrairement l'année en douze sections, avec un joli symbole attribué à chacune, et plus encore la conviction que «les étoiles» en aient quoi que ce soit à FOUTRE, est le signe d'une simplicité crânienne de chasseur-collecteur. Quand quelqu'un me demande quel est mon «signe», il me tend par le fait une pancarte invisible, qui dit JE SUIS DEMEURÉ.

J'ai la même date d'anniversaire que le dealer de coke va-t'en-guerre George Bush Senior, le crooner homosexuel Jim «Gomer Pyle» Nabors, et le hors d'œuvre nazi Anne Frank. Et je ne partage AUCUN TRAIT DE CARACTÈRE avec AUCUN d'entre eux. Cela suffit à réfuter l'astrologie. Point final.

Je ne perdrai même pas mon temps à exposer la tactique bidon qu'appliquent les astrologues pour embobiner les vulnérables pigeons qui avalent leur foutre cosmique.  
GÉMEAUX : Certains jours, vous vous sentez mieux que d'autres... Un ami à vous a eu récemment des problèmes en affaires... OH MON DIEU ! ILS PARLENT DE MOI !!!

Si vous avez besoin d'un horoscope pour vous dire votre avenir, c'est que vous n'avez AUCUN avenir.  
(«*Today's horoscope : you're stupid*», 21 IX 2003)

#### NOURRIR LES NUTRIAS

Des balles de pluie glacées me pleuvaient sur la tête, tandis que je faisais le tour de la cour de la prison, en respirant de l'air frais pour la première fois depuis près de huit mois. C'était la fin janvier, j'avais été confiné dans des cellules sans aération depuis le mois de mai. J'étais devenu pâle comme de la craie, mon dos était une plantation de pustules. L'air pur et la pluie froide étaient comme un baptême.

Alors que je passais dans l'angle de la piste, j'ai eu la surprise de voir qu'une famille de rats de quinze kilos se bousculaient dans l'herbe. Ils se tenaient tout près du bord de la piste, à la portée de mes pieds. Les autres prisonniers

ne semblaient pas faire cas de ces rongeurs géants. Je regagnai mon dortoir en me grattant la tête et en me demandant si finalement je n'étais pas devenu fou.

Un détenu m'expliqua plus tard que ces créatures s'appelaient des «nutrias», qu'elles sortaient souvent des marais voisins et rampaient par-dessous les clôtures de la prison pour venir se faire nourrir par les prisonniers. Ces animaux ne sont répandus que dans les états marécageux de la côte du Golfe, et dans certaines régions du Nord-Ouest, près du Pacifique. Je connaissais le «Nutraloaf», une bouillie écoeurante que l'on donnait aux détenus récalcitrants, mais jusqu'alors je n'avais jamais entendu parler des «nutrias». Ce nom semblait désigner un gel-douche vitaminé plutôt qu'une espèce de rat disproportionné.

Gros D était dans la trentaine, il avait été condamné pour avoir tué sa mère à coups de batte de base-ball quand il était adolescent. Le bruit circulait que quand il était arrivé en taule, c'était un jeunot efflanqué, qui s'était fait sérieusement malmener. Au fil des ans, les haltères l'avaient transformé en un énorme paquet de muscles. Il avait un corps de Bibendum. Il pouvait vous attraper le cou entre ses doigts boudinés. Mais tous les jours, Gros D sortait avec des morceaux de pomme ou d'orange, pour donner à manger aux nutrias.

Je pensais que Gros D ne serait jamais libéré sur parole, mais il y a un an de ça, j'ai soudain entendu sa voix éraillée derrière moi, dans une supérette. Je me suis retourné et je l'ai vu ricaner, l'assassin était tout d'un coup un homme libre. Sa liberté conditionnelle était si stricte, que s'il était seulement entré dans un bar, il serait retourné passer le reste de sa vie en prison. Il a dit que nous devrions nous voir de temps en temps, et m'a donné une carte de visite avec le numéro du centre de l'Armée du Salut où il résidait.

Il a essayé de me téléphoner une fois, mais je ne l'ai jamais rappelé. Il m'effrayait. Il était l'un des très rares condamnés que j'aie rencontrés, dont je pensais qu'il ne faudrait jamais le relâcher. La plupart des autres n'étaient que des branleurs et des trous du cul, qui ne présentaient de danger que pour eux-mêmes. Mais Gros D, il lui manquait carrément une case. Je ne voulais pas lui marcher sur le pied par inadvertance et mourir étranglé.

Je ne l'ai jamais revu. J'en ai conclu qu'il est probablement retourné en prison.

Mais je peux me tromper. Peut-être qu'après avoir tué sa mère, et être resté vingt ans enterré vivant, il a compris comment maintenir une part de son coeur en vie. Après tout, il sortait nourrir les nutrias tous les jours.

(Note du traducteur : *Nutria* est le nom espagnol des loutres, mais il est employé aux USA pour désigner les ragondins (*Myocastor coypus*) lesquels sont en fait des rongeurs et non des carnivores comme les loutres)

(«Feeding the nutria», 26 IX 2003)

## LIBRE COMME UN OISEAU, MAINTENANT

Aujourd'hui, au terme d'une longue épreuve qui aura duré près de cinq ans et demi du début à la fin, je suis finalement libéré du système répressif.

Ma période de trois ans de probation finit aujourd'hui, exactement trois ans après que j'ai émergé de la crypte géante grise.

Je suis maintenant, comme disent les détenus, «complètement en dehors». J'ai encore deux crimes qui figurent sur mon casier judiciaire, et dans trente-neuf états, un crime supplémentaire me vaudrait la prison à vie. Mais en termes d'«état d'arrestation», depuis les menottes jusqu'à la prison, puis à liberté conditionnelle, le système n'a plus ses griffes sur ma peau. Je ne suis plus surveillé, ou forcé à suivre des stages, à payer des amendes, ou à remplir une déclaration mensuelle.

Et je ne suis pas derrière des barreaux.

Je suis de nouveau comme vous, sauf que je ne pourrai plus jamais être exactement comme vous. L'incarcération vous transforme aussi radicalement que si vous vous étiez fait teinter.

Si vous avez été enfermé une seule journée, vous savez ce que je ressens. Mais si vous n'avez jamais été ne serait-ce que menotté, vous n'en avez pas idée. Vous êtes là-bas, de l'autre côté, parmi ces autres gens.

Aujourd'hui je vais faire une longue promenade avec Cookie [sa chienne carlin] sous la pluie.

Je vais me prendre une longue douche bien chaude, tout seul, pas avec cinquante autres gars.

Je pourrais même acheter à mon ex-agent de surveillance une douzaine de roses. Elle a toujours été cool avec moi, une lueur de bon sens dans un système impitoyable, qui s'emploie à écraser tout ce qui est humain en vous.

Vivant. Ha, ha, encore vivant.

(«*Free as a bird now*», 23 X 2003)

## IL A FAIT 39° AUJOURD'HUI A PORTLAND

Tu veux te battre ?

(«*It was 103 degrees in Portland today*», 23 VII 2004)

## IL A FAIT 37° AUJOURD'HUI A PORTLAND

Tu sucés ?

(«*It was 100 degrees in Portland today*», 9 VIII 2004)

QUAND EST-CE QUE TOUT LE MONDE S'EST MIS A VOLER DANS LES FILMS DE KUNG-FU ?

J'ai détourné la tête pendant à peine cinq minutes, et quand je me suis retourné, tous les acteurs du film d'arts martiaux étaient soudain capables de voler. COMMENT et POURQUOI est-ce qu'ils volent tous demeure un mystère pour moi.

Il y a quelques années, un banal navet intitulé *Tigre et dragon* fut nommé pour un oscar du meilleur film sans aucune raison apparente, sinon que ses cow-boys kung-fu étaient capables de grimper aux murs et de voler dans les airs.

L'autre jour, quelqu'un qui ignore que je ne vais JAMAIS au cinéma, m'a recommandé de claquer 8 dollars pour aller m'asseoir sur des taches de sperme séché et des grains de popcorn erratiques, afin de regarder *Crazy Kung Fu*.

- Ils volent, dans ce film ?

- Comment ça ?

- Tu sais, quand ils font leur kung-fu, est-ce qu'ils se mettent à voler dans tous les sens ?

- Ouais, ils volent un peu.

- Alors, ça m'intéresse pas. Ils m'ennuient, quand ils volent partout. Combien de gamins innocents se sont-ils tués bêtement en voulant les imiter ? Pourquoi les amateurs de ces films sont-ils si stupides et conditionnés, qu'ils ne remettent même pas en question tout ce voletage ? N'est-ce pas là un signe de la Fin des Temps, ou l'un des Sept Sceaux de l'Apocalypse – tout le monde se mettra à voler ?

Il n'a rien répondu. Et je suis parti. En marchant. Pas en volant. Les gens ne peuvent pas voler.

(«*When did everyone start flying in kung fu movies?*», 29 IV 2005)

## BOUCHEES A LA HAINE

(*Hatesnacks*, aphorismes publiés sur Twitter)

Atlanta se définit comme «La ville trop affairée pour haïr». On ne devrait jamais être aussi affairé. (29 IV 09)

Printemps en Georgie. Les blattes, les araignées et les perce-oreilles sont de retour de leurs vacances d'hiver en Floride. (30 IV 09)

Imaginez qu'on vous demande à brûle-pourpoint de citer vos 10 acteurs asiatiques favoris. (7 V 09)

Je remercie Dieu chaque jour d'être incapable de me souvenir d'une seule minute des neuf mois que j'ai passés dans le ventre de ma mère. (13 V 09)

Dans des moments de méditation, tout en écoutant mon iPod dans le train, je me demande quel peut être le plus gros objet que quelqu'un se soit jamais enfoncé dans le cul. (21 V 09)

Ce vieux monde s'est torché le cul sur mon cœur depuis aussi longtemps qu'il m'en souviene. (22 V 09)

Quelle joie y a-t-il dans la vie, si vous n'êtes pas libre de haïr quelqu'un? (22 V 09)

Je doute qu'il y ait un rapport, mais je viens d'avoir une érection pendant que je regardais Barney le Dinosaur. (24 V 09)

J'ai un super-pouvoir magique : je peux avaler une gorgée de soupe et dire aussitôt si elle a été préparée par des anarchistes blancs. (25 V 09)

Quand vous vous asseyez sur des toilettes publiques, votre cul a des rapports sexuels avec tous les culs qui se sont déjà assis là, et avec tous les culs avec lesquels ces culs ont eu des rapports sexuels. (15 VI 09)

Si Hitler avait tué 6 millions de Français, personne ne s'en serait plaint. (16 VI 09)

Chers ingénieurs de Twitter, pourriez-vous S'IL-VOUS-PLAÎT mettre au point un moyen de limiter à 140 caractères les gens qui parlent fort dans le bus? (30 VI 09)

Internet, c'est pour moitié de la masturbation publique. L'autre moitié regarde. (8 VII 09)

Un jour, je me promènerai dans la Mecque en mangeant des côtes de porc grillées. (9 VII 09)

Depuis des décennies, les plus grandes vedettes du cinéma et de la musique ont fait tout ce qu'elles pouvaient pour aider l'Afrique, sauf aller y vivre. (12 VII 09)

Si Dieu a créé l'homme à son image, je suppose que Dieu a un cul. (13 VII 09)

Il y a des endroits en Afrique où même les arbres ont le sida. (21 VII 09)

A-t-on jamais enregistré un cas de sexualité anale entre insectes? (25 VII 09)

Etre un immigrant illégal, c'est un peu comme essayer d'engager une relation durable en violant quelqu'un. (26 VII 09)

L'haleine de mon chien sent comme un cimetière de trous du cul. (2 VIII 09)

Quand vous avez 187 chaînes, où le mieux à voir est *Bridezillas*, le moment n'est-il pas venu pour les extra-terrestres de nous conquérir? (9 VIII 09)

La vie est ce que vous en faites – jusqu'à ce que l'univers s'en mêle. (13 VIII 09)

Combien d'ongles sales ont touché le fruit que je viens d'acheter? (14 VIII 09)

Je me demande si Dieu quelquefois regarde quelqu'un qu'il a créé, s'arrête, et se dit «Hou là, celui-là, je l'ai VRAIMENT raté». (18 VIII 09)

Je ne dis pas qu'il est impossible qu'un skate-boarder ne soit pas un crétin total, je dis que je n'en ai jamais vu un qui ne le soit pas. (21 VIII 09)

J'entends Quentin Tarantino déclarer qu'il n'aime pas les nazis, ce qui est une prise de position vraiment courageuse, à Hollywood. (24 VIII 09)

Le féminisme a échoué parce que les femmes ont refusé d'arrêter de se comporter en femmes. (3 IX 09)

Si John Lennon avait écrit «Tout ce dont tu as besoin, c'est d'un gilet pare-balles» au lieu de «*All you need is love*», il serait encore vivant. (9 IX 09)

Seul un trou du cul pourrait être contre l'égalité des droits, mais seul un crétin peut croire que nous naissons égaux. (10 IX 09)

Dans certains ventres, à travers toute l'Amérique, des fœtus baignent paisiblement, inconscients d'être déjà porteurs de MST. (21 IX 09)

Est-il possible de violer quelqu'un en légitime défense? (22 IX 09)

Vous avez déjà essayé de bouffer une chatte en ayant le hoquet? (23 IX 2009)

Je passe le balai en sous-vêtements, tout en écoutant des discours de Hitler et de Staline sur YouTube. (24 IX 2009)

Vous pouvez savoir qui commande en considérant qui est diabolisé. Par exemple si les Nazis sont le diable... bon, d'accord, c'est un mauvais exemple. (28 IX 09)

Ignostique. Nom. Une personne qui ne connaît pas grand chose à la religion, ni au reste. (8 X 09)

D'accord, ce n'est pas bien, quand des personnes âgées se font violer, mais ce n'est pas non plus un cadeau pour le violeur. (30 X 09)

Il y a 5,5 millions de Juifs aux USA, donc pour l'instant il serait impossible de réaliser un autre holocauste. (3 XI 09)

Si j'étais de Gomorrhe, je serais jaloux, qu'aucune cochonnerie sexuelle ne soit désignée d'après ce nom. (3 XI 09)

Certaines personnes naissent laides, tandis que d'autres font des efforts pour y parvenir. (6 XI 09)

Un comportement homosexuel a été observé chez plusieurs vertébrés supérieurs, mais vous ne trouverez JAMAIS un insecte pédé. (7 XI 09)

Hitler a été élevé dans le catholicisme. Je donnerais tout pour savoir ce qu'il racontait dans le confessionnal. (14 XI 09)

Si vous passez dix ans à Los Angeles, vous devenez soit Michael Jackson, soit Charles Manson. (15 XI 09)

Tiger Woods a été légèrement blessé dans un accident de voiture, et je suis légèrement déçu. (27 XI 09)

Le monde serait meilleur, si nous entraîinions les boulimiques à vomir dans la gueule des anorexiques. (7 XII 09)

Quelqu'un a volé l'enseigne «*Arbeit Macht Frei*» à Auschwitz. Si les Nazis étaient encore à la direction, ça ne serait jamais arrivé. (19 XII 09)

Je pense que Dieu punit quelques personnes pour leurs péchés et torture toutes les autres uniquement pour le plaisir. (30 I 10)

Si Hitler avait su le mauvais rôle qu'on allait lui faire jouer dans tous ces films, il aurait réfléchi à deux fois avant de faire ce qu'il a fait. (3 III 10)

A tout moment, j'essaie d'éviter à peu près tout le monde. (5 III 10)

La Bible ne dit pas ce que Dieu a fait le Huitième Jour. Je suis sûr qu'il est allé faire du parasailing. (9 III 10)

C'est une grave erreur, de croire que les gens sont assez malins pour se rendre compte à quel point ils sont stupides. (23 III 10)

J'adore voir les gens de différentes races bien s'entendre dans les publicités à la télé. (24 III 10)

Le préjugé, c'est l'ignorance. Je suggère de passer un minimum de temps auprès de certaines communautés avant de décider de les haïr. (30 III 10)